

# UNE LETTRE DE HENRI POINCARÉ AU JOURNAL "LE TEMPS," \*)

SUR LE 4<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DES MATHÉMATIENS.

Le lundi 6 avril s'est ouvert à Rome le 4<sup>e</sup> congrès des mathématiciens, réunissant les savants les plus qualifiés des divers pays dans l'étude des sciences mathématiques. La France y était représentée par quatre membres de l'Institut et par plusieurs professeurs de la Sorbonne et des universités de province. Parmi les membres de l'Institut se trouvait M. HENRI POINCARÉ, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Le *Temps* a demandé au savant académicien de vouloir bien, avec sa grande autorité scientifique si justement appréciée, donner à ses lecteurs un compte rendu d'ensemble des travaux du congrès. C'est ce compte rendu que l'on va lire ci-après.

Monsieur le directeur,

Je vous avais promis de vous envoyer quelques détails sur le quatrième congrès des mathématiciens qui vient de se tenir à Rome; je ne pourrai malheureusement tenir ma promesse que d'une façon très imparfaite, car j'ai été cloué à l'hôtel par la maladie pendant une grande partie du congrès. Je n'ai pu même lire la conférence que j'avais préparée, et c'est M. DARBOUX qui a bien voulu se charger d'en donner lecture.

J'ai été néanmoins tenu au courant de ce qui se passait, grâce aux nombreux congressistes qui étaient logés au même hôtel que moi, et c'est grâce à cette circonstance que je ne vous manque pas tout à fait de parole.

Le nombre des adhérents au congrès a été plus élevé que dans les réunions précédentes; cela tient sans doute en partie à l'attrait exercé par la Ville Éternelle, mais ce n'est pas là la seule raison, car les congrès ont été de plus en plus nombreux, ce qui est une preuve de leur succès.

La France était brillamment représentée par quatre membres de l'Institut, plusieurs professeurs de la Sorbonne et des universités de province. Il y avait aussi des repré-

\*) N<sup>o</sup> 17102 (mardi 21 avril 1908). — Reproduction autorisée par le directeur du *Temps*.

*Suppl. Rend. Circ. Matem. Palermo*, vol. III (1908). — Estratto stampato il 16 maggio 1908.

sentants très distingués de la science allemande, quoique malheureusement les maîtres de l'université de Berlin aient été pour la plupart empêchés. De même deux des professeurs de Göttingen, MM. KLEIN et HILBERT, qui sont unanimement regardés comme deux des mathématiciens les plus savants de notre époque, après avoir fait espérer leur venue et avoir même annoncé une conférence, ont été retenus en Allemagne pour des raisons diverses.

Aucune nationalité n'était d'ailleurs absente; l'Angleterre nous avait envoyé sir G. DARWIN, fils du célèbre naturaliste, et qui, si ce nom n'avait déjà été illustre, l'aurait illustré par ses travaux sur les marées et sur l'origine du système solaire.

L'Amerique était représentée par l'illustre astronome NEWCOMB, associé étranger de l'Institut de France; la Suède, par M. MITTAG-LEFFLER, déjà bien connu des lecteurs du *Temps*, et la Hollande par M. LORENTZ, à qui nous devons une nouvelle théorie de l'électricité et de la matière.

Mais il va sans dire que l'Italie avait la représentation la plus nombreuse et la plus brillante. Depuis une trentaine d'années, le mouvement mathématique en Italie est très intense, aussi bien à Rome que dans les diverses universités de province; j'aurais à citer un grand nombre de noms qui tiendront une place très honorable dans l'histoire des sciences, mais en les voyant réunis à ce congrès, on se rendait mieux compte de ce qu'a été dans ces derniers temps l'activité de la vie scientifique italienne.

J'hésite à citer des noms, parce que je crains, ou plutôt que je suis sûr d'en oublier d'importants. Je ne puis pas cependant ne pas nommer M. BLASERNA, président du congrès, vice-président du Sénat, un physicien qui a travaillé les questions d'acoustique qui ont préoccupé HELMHOLTZ; ni M. VOLTERRA, le célèbre analyste; ni MM. CASTELNUOVO, ENRIQUES et SEVERI, qui viennent de faire faire un pas décisif à la théorie des surfaces; ni surtout M. GUCCIA qui a fait de beaux travaux de géométrie et qui a fondé à Palerme une société mathématique internationale et un des journaux mathématiques les plus répandus du monde entier.

L'accueil fait aux étrangers a été extrêmement cordial et les organisateurs du congrès ont fait tout ce qu'il était possible de faire pour rendre le séjour de Rome agréable aux congressistes, tout en respectant avec discrétion leur liberté.

Les séances se tenaient au palais Corsini, siège de l'Académie des Lincei; c'est un beau palais dans le Transtevere, sur la Lungara, avec un musée de peinture et de sculpture, et des jardins, du haut desquels on a une vue superbe sur la ville. On y disposait de salles nombreuses, vastes et confortables. Le seul inconvénient était l'éloignement du centre de la ville, mais on avait su y parer en organisant un service d'omnibus automobiles gratuits qui, aux heures de séance, faisaient la navette entre la place de Venise et le palais Corsini.

Le dimanche 5, une réunion intime des membres du congrès s'est tenue dans les salles de l'université de Rome, dont le recteur nous a fait les honneurs avec une grâce parfaite. Là, ceux qui se connaissaient se sont retrouvés, et ceux qui ne s'étaient jamais vus ont appris à se connaître; ce qui est, après tout, le véritable but des congrès.

Le lendemain matin, la séance solennelle d'inauguration a eu lieu au Capitole, dans la salle des Horaces et des Curiaces. Le roi s'était assis aux pieds d'une statue d'Innocent X, au-dessus de laquelle on pouvait voir une tapisserie où Romulus tétait sa louve. On avait ainsi l'image des trois Romes superposées. Le syndic, dans une brève allocution, nous a rappelé l'histoire de ces trois Romes, montrant dans le développement de la science moderne le couronnement de cette évolution séculaire. Le ministre de l'instruction publique souhaita la bienvenue aux congressistes, et M. VOLTERRA lut un intéressant discours destiné à montrer la continuité du mouvement mathématique italien, et comment le développement actuel se rattache à GALILÉE et permet de remonter par gradations insensibles jusqu'à CARDAN et TARTAGLIA. Après cette cérémonie, plusieurs personnes eurent l'honneur d'être présentées au roi.

L'après-midi devait avoir lieu la proclamation du lauréat de la médaille GUCCIA. M. GUCCIA avait en effet fondé un prix pour encourager les progrès de la géométrie et qui devait être décerné par un jury composé de M. NOETHER, de M. SEGRE et de moi-même, c'est-à-dire d'un Allemand, d'un Italien et d'un Français. Le secret avait été bien gardé et le lauréat ne se doutait de rien. Ce lauréat était M. SEVERI, qui a fait l'étude des courbes tracées sur les surfaces, et a résolu des questions qui avaient longtemps arrêté de savants géomètres.

Les matinées étaient consacrées aux séances de section et les après-midi aux séances générales et aux conférences. La plupart des conférences ont été lues en français; trois d'entre elles avaient d'ailleurs été confiées à des professeurs français; celle de M. DARBOUX sur la géométrie infinitésimale, celle de M. PICARD sur les rapports de l'analyse pure et de la physique mathématique, et la mienne sur l'avenir des mathématiques. En outre, le Suédois M. MITTAG-LEFFLER, l'Américain M. NEWCOMB, et le Hollandais M. LORENTZ nous ont fait la gracieuseté de parler en français. Le premier a traité une question d'analyse pure, assez ardue, mais très intéressante pour ceux qui sont bien au courant de l'état actuel de cette science. M. NEWCOMB a parlé des récents progrès de la théorie de la lune; malgré ces progrès, qui font de cette théorie l'une des plus parfaites de la science, le mouvement de cet astre présente de petites inégalités qu'on a pu encore expliquer. M. LORENTZ nous a expliqué pourquoi les solides chauds dégagent de la lumière. A l'intérieur de ces solides circulent dans tous les sens des électrons animés de vitesses d'autant plus grandes que le corps est plus chaud. En arrivant à la surface du corps, ces électrons se réfléchissent, et ce brusque changement de vitesse ébranle l'éther où se produisent des vibrations lumineuses.

Nous avons eu également une conférence en anglais de M. FORSYTH sur les équations aux dérivées partielles du 2<sup>e</sup> ordre; et une autre en allemand sur l'encyclopédie mathématique. Cette conférence avait été écrite par M. KLEIN, qui a organisé cette œuvre gigantesque et utile, mais M. KLEIN étant absent, la conférence fut lue par M. WALTHER DYCK. J'ajouterai que cet ouvrage, qui doit embrasser toutes les parties des mathématiques, n'aura pas seulement une édition allemande. Les volumes sont au fur et à mesure traduits en français, sous la direction de M. MOLK, professeur à l'université de Nancy, et dans l'édition française on trouvera de nombreuses additions.

Dans les travaux des sections, je signalerai seulement la résolution de l'équation du 6<sup>e</sup> degré, par M. GORDAN, et des discussions sur l'infini et le continu mathématiques.

Ajoutons que les congressistes n'ont pas été entièrement absorbés par leurs travaux mathématiques, ce qui eût été fâcheux non seulement pour eux, mais surtout pour les dames nombreuses qui les accompagnaient. On avait organisé quelques parties de plaisir, une visite du Palatin, une illumination du Capitole, un concert qui nous a révélé que l'Italie est comme la France déchirée par la querelle des debussystes et des antidebussystes, et enfin hier, dimanche, a eu lieu une excursion à Tivoli et à la villa d'Adrien.

Si seulement le temps avait été moins désagréable, il n'y aurait pas d'ombres au tableau, mais quoi qu'il en soit, tous les congressistes remporteront un excellent souvenir de leur séjour à Rome et de l'accueil qu'ils y ont reçu.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mon dévouement.

(Rome, 13 avril 1908).

POINCARÉ.